La russitude de Boris Gamaleya

Françoise Sylvos
Professeur des Universités
Lettres Modernes
CCLC/CRLHOI, EA 4078
Université de La Réunion

La question des identités envisagée au regard des migrations nous oriente vers une approche profondément humaine de la littérature, en nous incitant à nous interroger sur les circonstances réelles qui ont présidé à la destinée des écrivains de l'Océan Indien.

En janvier 1979, alors que Boris Gamaleya est encore adhérent au parti communiste, Léon de Forges de Parny dirige une attaque cinglante contre le poète, lui reprochant de ne pas être cohérent avec son identité de fils de comte ukrainien parent avec Pouchkine. On lui sait mauvaise gré de se parer d'une créolité et d'un communisme usurpés.

L'île du tsarévitch est une riposte éclatante à ce type d'attaques et de provocations qui flétrissent la mémoire du père pour mieux atteindre son fils. Le poète prendra bientôt position politiquement contre le communisme – la rupture prend place en 1980 - au nom de la mémoire de son père, pour réaffirmer avec force ses origines russes sans pour autant renier sa créolité. La russitude, notion réinventée pour cette communication à partir de la négritude chère à Césaire, traduit un désir de fidélité à une double origine. Quel impact ce sentiment d'être incompris a-t-il sur l'œuvre ?

Une île du tsarévtich existe bel et bien, dénommée ainsi à la suite d'une expédition de recherches hydrographiques sur le « passage du Nord-Est »[1] qui eurent cours dans les années 1910. Dans le contexte historique de la chute du rideau de fer et du communisme, dénoncé comme liberticide, et compte tenu de la mise en accusation des intellectuels de gauche de La Réunion par le poète, la Sibérie devient, évoquée à travers l'île du tsarévitch, le symbole d'un ostracisme d'autant plus pénible qu'il investit la représentation de l'espace et l'imaginaire du poète. En effet, dès *Vali pour une reine morte* (1973), son premier recueil dont les héros sont des marrons, le poète désignait La Réunion comme « ma Russie noire »[2]. L'expression « Ma Russie noire » entre dans un jeu d'opposition avec l'expression « Russe blanc », politiquement connotée. Le jeu de mots sur Russie blanche et Russie noire enclenche les parallèles entre La Réunion, terre d'exil de la famille Gamaleya, et la Sibérie. Cette analogie est filée dans *L'île du tsarévitch*, où l'administrateur de l'île, Merwart, veut retenir de force son émigré russe à La Réunion. Il dit vouloir faire de son exil une « noire Sibérie »[3], une épreuve de patience.

Des analogies se mettent en place entre La Réunion et l'île du Tsarévitch, sibérienne, choisie comme point d'ancrage des analogies par Boris Gamaleya dans l'œuvre éponyme publiée en 1997. L'île se trouve représentée en couverture du volume qui porte ce nom. Si la couverture du livre représente une île de Sibérie, terre par laquelle transitèrent nombre d'exilés pour raisons politiques de l'Empire russe puis de l'URSS, la russité est aussi condamnation à un retrait dans les hauteurs des Plaines où réside actuellement le poète. L'image exhibe poétiquement la condamnation publique et la prison intérieure d'un individu

---

[1] Elicio Colin, « Les résultats de l'expédition hydrographique russe du Taïmir » et du « Vaïgatch », *Annales de géographie*, année 1925, volume 34, n° 192, pp.
[2] Boris Gamaleya, *Vali pour une reine morte*, Saint-André, Imprimerie Graphica, 1987, p. 51.
[3] I.T., p. 51.

trop singulier pour appartenir à une communauté bien définie et qui, de ce fait, se sent en proie au rejet de tous. « Russie noire », renvoie à la double identité du poète, fils d'un émigré russe, d'un Russe blanc et d'une mère créole. Cette expression-clé enclenche le déploiement d'un imaginaire de soi placé sous le signe de la fatalité intergénérationnelle. Ce qu'il nous suggère peut-être à travers cet hommage à son père, c'est que son exil intérieur rejoue celui de son père de la Russie à La Réunion, mais en ordre inverse, puisqu'il l'achemine de la célébration d'un mythe des origines afro-malgaches dans *Vali*, en 1973, à l'affirmation provocatrice de la russitude dans *L'île du tsarévitch*, en 1997.

Les textes poétiques de Boris Gamaleya intègrent donc la double perspective des migrations et de l'identité qui motive ce colloque. L'affirmation de sa russité par Boris Gamaleya requiert différents niveaux de lectures. C'est d'abord un niveau de lecture politique. La question de la russité engage le positionnement politique de Boris Gamaleya, mais aussi les représentations imaginaires de soi et de l'île, à travers un réseau d'identifications multiples du poète à des intellectuels, à des artistes russes et au père. L'armature de la suite de cette communication tient à l'ancrage de la biographie poétisée et romancée dans une situation d'exil ; deuxièmement, à la construction de l'identité auctoriale du poète en lien avec une géopoétique des mondes parallèles.

Boris Gamaleya n'entend pas renier son combat contre le système colonial sous prétexte qu'il revendique son identité. Dans le texte étudié, l'entretien d'un haut fonctionnaire et de l'accordeur de pianos est d'abord dérangé par les incursions du domestique noir Pouilli, qui renvoie au problème colonial toujours préoccupant. Puis la conversation est perturbée par un attentat. Le père de Boris, se croit visé par la détonation et se demande comment on a pu le confondre avec l'un de ses parents, Anton Andrélévitch, le complice de Mazeppa, c'est-à-dire le chef d'un complot en faveur de l'indépendance de l'Ukraine (1918)[4]. L'épisode de l'attentat contre un innocent souligne l'ignorance, les amalgames. Le roème dépasse les représentations simplistes du champ politique et les clichés sur la noblesse ukrainienne. Les portraits politiques de son aïeul et de son bisaïeul permettent à l'auteur de rappeler le rôle joué par la noblesse ukrainienne au cours du processus qui conduisit à la révolution russe. Des aristocrates rebelles n'entrent pas dans le cadre binaire de la gauche et de la droite réactionnaire. On comprendra ainsi l'expression « le goulag du non détail » employée énigmatiquement ailleurs. Alors que le caractère anti-religieux du communisme est avéré, Boris Gamaleya insiste sur la possible collusion de la religion avec une attitude politique de rébellion lorsqu'il décrit ce couple d'amoureux que forma son grand-père avec une « jeune fille que la police surveillait ». Ce couple dont la « dimension spirituelle » approfondissait l'engagement ».

Alors que la généalogie politique placée du côté de l'aristocratie est très positive et tout en nuances, la représentation des bolcheviks et des communistes est très nettement négative. Le titre de l'œuvre renvoie à la Sibérie et à la condition des détenus politiques, à la dispersion qui tient au nom même de cette contrée de relégation – l'étymon du mot Sibérie serait, en effet, la dispersion. L'orphelin, confié à sa la famille de sa mère, à son tour connaîtra la relégation, l'exil.

Le poète ancre son texte dans une culture de l'émigration. Le texte superpose l'émigration réelle (400 000 Russes dans les années 1920) et, plus mystiquement, la migration des âmes.

[4] I.T., p. 52.

Les caractéristiques migratoires du père de Boris Gamaleya sont celles que répertorient généralement les études historiques et démographiques sur la diaspora russe en France métropolitaine. On retrace le voyage pénible, clandestin, à fond de cale, du migrant, clandestinité qui aurait été le lot d'un grand nombre de voyageurs et d'émigrés à l'époque. Comme beaucoup d'émigrés russes, Georges Gamaleya, accordeur de pianos, doit travailler de ses mains pour vivre. Mais, sur ces *realia* tout à fait plausibles, viennent se greffer des hypothèses fantastiques, supernaturalistes. Le destin de Gueorgui et celui du tsarévitch semblent se superposer dans une perspective qui infléchit l'émigration réelle vers une migration des âmes.

Le grave péril qui menaçait le père de Boris comme tous ses congénères, les Russes blancs, est exposé par le biais du massacre de la famille impériale. Mais le chapitre inaugural consacré à cette exécution n'a rien de l'habituelle chronique. Boris Gamaleya, affranchi des paramètres de la rationalité historique, a son hypothèse. D'après le dialogue des morts sur lequel s'ouvre son roman poétique, le poète suggère qu'un miracle se produit : l'âme d'Alexis mort s'évade vers l'hémisphère sud. Ainsi est jetée une lueur sur le titre du roème. Dans le roman familial, La Réunion serait comme le réceptacle de l'âme et de la descendance de la noblesse russe, rescapée du massacre. Dans cette perspective, le titre d'un autre recueil, *L'arche du comte Orphée*, prend une signification toute personnelle. L'île recueille au terme d'un voyage des âmes l'esprit des morts et une lignée menacée, avec sa culture et ses valeurs propres.

La confusion entre Alexis le tsarevitch et le père Gueorgui Gamaleya est savamment entretenue d'un bout à l'autre de l'oeuvre. Et elle procure au lecteur un trouble digne du fantastique[5]. Entre-deux idéologique : existence de fantôme. Le clandestin Gueorgui est un fantôme indécidable « entre ex-sujet du tsar et non-citoyen du pouvoir des Soviets […] »[6].

Mais une autre analogie double celle-ci. Le voyage du texte est avant tout un retour dans le temps, en quête d'un père migrateur, mystérieux et mythifié. « Mon père et moi ne faisons qu'un » est le titre de la quatrième partie de l'ouvrage. Boris Gamaleya, bien loin de basculer dans l'agressivité, s'appuie sur sa russitude pour en appeler à l'ouverture. « Chers mondes ouvrez ces porte » est le titre de la sixième et dernière partie de l'ouvrage. Appel à une attitude d'acceptation de la singularité; l'humour et un idéal de métissage culturel absolu viennent au secours de cette quête d'un point de vue qui n'exclut rien mais qui au contraire inclut. L'idylle brisée de Georges et de Claire, le Russe blanc et la créole, acquiert une importance capitale en ce qu'elle est à l'origine du métissage ; du passage de la Russie blanche à la Russie noire. Cette Russitude prend une dimension mythique par le biais de l'identification de Boris Gamaleya à Pouchkine, lui aussi métisse, dont l'ancêtre noir, Gannibal, fut exilé en Sibérie sous le règne de Pierre le grand. Un éloge de la polychromie fait écho à l'affirmation de la « bâtarcité »[7], à un clin d'œil final à Glissant, dans l'évocation d'un Dieu Tout-paroles[8].

Loin de tarir l'inspiration, les interstices de la mémoire familiale, exhumée à partir d'une enquête d'archives, sont comblés par le mythe. La migration des âmes, celle des Roumanov, vers La Réunion, double le récit de migration à fond de cale du père. La Russie, omniprésente dans l'œuvre de Boris Gamaleya, et pas seulement dans *L'île du tsarévitch*, devient une référence identitaire majeure et s'agglomère avec d'autres strates d'une

---

[5] L'*Introduction à la littérature fantastique* de Todorov est citée dans l'Ile du tsarévitch (p. 259).
[6] I.T., p. 33.
[7] 303 C'est aussi un titre de Daniel Waro.
[8] 308

personnalité qui propose des équivalences, des passerelles entre les civilisations. Il ne s'agit pas pour Gamaleya de se crisper sur ses origines, mais d'inviter à un dépassement des dialectiques – ici, entre Russie blanche et Russie noire, entre Ukraine et Réunion - . Il lui faut ouvrir les portes des mondes.